

GIDE ET MIRBEAU

Sur les principaux aspects de cette relation, Jean-François Nivet a, naguère, dit l'essentiel, et nous ne prétendons nullement remettre en cause les grandes lignes de son étude. Nous nous proposons seulement de préciser davantage la teneur et la chronologie de certaines données gidiennes, pensant par là aider à comprendre pourquoi ces relations furent décevantes, et le sont surtout pour les lecteurs modernes qui aimeraient rapprocher ces deux figures complémentaires de la littérature 1900.

PROLOGUE :

C'est après le retentissant article de Mirbeau dans *Le Figaro* du 24 août 1890 sur *La Princesse Maleine*, que Gide avait lu cette pièce de Maeterlinck. Mirbeau occupait alors, dans le monde des lettres, une position stratégique en raison de son activité journalistique, mais aussi à cause de sa récente production romanesque : *Le Calvaire*, paru en 1886, avait été loué par Paul Bourget. Ce pouvait être une raison suffisante pour que Gide, alors qu'il achevait ses *Cahiers d'André Walter*, désirât le lire. Tout symbolâtre et mallarmophile qu'il fût, Gide savait déjà s'intéresser à ce dont il différait le plus (il lit à la même époque Tolstoï et Zola) :

"18-19 octobre 1890. [Mirbeau, Le Calvaire] Détails intéressants sur la mère hystérique du héros – le deuxième chapitre est à lire à haute voix (expurgé). "Récit de campagne, désordres de l'armée française, scènes de saccage, égoïsme forcené, infirmerie – meurtre des cavaliers prussiens, avant-coureur, puis sitôt la chose faite tendresse éperdue pour le cadavre ensanglanté. Le reste est l'histoire d'un collage comme Nana, Sapho, Manette Salomon, La Glu, etc... amalgame de scènes de reprise de Sapho, de la scène du "Justicier" – dans Fromont jeune, alors que Lirat à la fin du livre tombe entre les ventouses de cette femme, Juliette, dont il a voulu sauver Mintié »ⁱ

Gide lisait en effet en compagnie de ses cousines, lisant à haute voix les pages qu'il appréciait. Il fallait ménager leur pudeur... Toujours est-il qu'il

tint à marquer son estime à son confrère en accompagnant d'un hommage l'envoi qu'il lui fit de son premier ouvrage. Il fit de même, par la suite, avec *Les Poésies d'André Walter*, *Le Traité du Narcisse*, *Le Voyage d'Urien*, *Paludes*, *Les Nourritures terrestres*, *L'Immoraliste*, *Saül*, *Amyntas*, *Dostoïevsky*, *La Porte étroite*, *Isabelle* et *Nouveaux Prétextes*, toutes ces œuvres en édition originale, accompagnées d'une dédicace ou d'un hommage.ⁱⁱⁱ C'est ainsi que *Paludes* fut envoyé à Mirbeau dans l'édition de 1895, sur Hollande et numéroté, avec la dédicace : "À Octave Mirbeau / en hommage / André Gide : sit Tityrus Orpheus."

Enfin, par delà les différences d'esthétique, les questions sociales pouvaient contribuer à rapprocher ces deux écrivains. Mirbeau s'intéressait aux revues symbolistes où s'exprimait l'influence des théories libertaires qu'il avait faites siennes depuis longtemps. Sans qu'on sache exactement quand il le lut, Gide apprécia *La Faim*, le roman de Knut Hamsun auquel Mirbeau avait donné, en manière de préface, un long article paru dans *Le Journal* en mars 1895. Et à la même époque, Mirbeau fut un des premiers à plaider en faveur d'Oscar Wilde.

GIDE SUR SES GARDES :

Mais Gide alors, même s'il en avait envie, ne saurait afficher cette proximité de pensée. Depuis 1893, date de son premier voyage en Algérie, il est engagé dans un processus de reconstitution de son moi autour de son homosexualité, et il cherche plutôt, selon son expression, ce qui lui permet d'"abriter" sa pensée, plutôt que de l'exhiber. Ainsi, il a rompu bruyamment avec ses amis du *Centaure*, dont Pierre Louÿs, afin de ne pas confondre le sensualisme de ses *Nourritures* avec le panthéisme brutal qu'ils affichent. À propos de l'affaire Dreyfus, Gide a bien pétitionné en 1898 en faveur de Zola, et c'est à la très dreyfusarde *Revue blanche* qu'il donne son *Philoctète* ; mais cette œuvre est une réflexion assez ambiguë sur la beauté et le danger du dévouement à la patrie, tout comme est ambigu ce passage de sa première *Lettre à Angèle* de juillet 1898 :

"Des opinions ! – sur l'affaire qu'on ne sait plus comment nommer, en voilà une (qui n'est pas la mienne) : « Pour une fois qu'on avait la chance de condamner un juif innocent, voilà qu'on découvre qu'il est coupable ! » Mais c'est trop fin pour que vous compreniez."

Soucieux avant tout de tracer lui-même sa propre image, Gide évite tout ce qui pourrait l'orienter malgré lui, et évite de s'associer ouvertement à des groupes qu'il approuve, mais avec lesquels il ne souhaite pas être

confondu. C'est ainsi que le mouvement naturiste, où son nietzschéisme aurait pu trouver sa place, lui sert plutôt de repoussoir, et qu'il choisit de s'exprimer dans le confidentiel *Ermitage*, ne collaborant que brièvement (1900-01) à *La Revue blanche*. Entre Mirbeau et lui, la frontière est en quelque sorte obligée, c'est celle qui sépare ceux qui exaltent prioritairement la vie, et ceux qui défendent la primauté de l'art.

On voit donc Gide critiquer Mirbeau sans le lire, en faire la tête de turc de ses *Lettres à Angèle*, sorte de "private joke" à l'usage de ses lecteurs, pour qui, une fois pour toutes, on ne peut rien attendre de bon de cet auteur. On peut en juger d'après cet échange entre Gide et Ghéon :

• 31 décembre 1897, Ghéon :

"J'ai vu Les Mauvais Bergers, c'est une œuvre schématique pleine d'intention et sans génie."^{iv}

• 1^{er} février 1898, Gide :

"Impossible, cher ami, que Les Mauvais Bergers soient une bonne pièce – soient même seulement supportables. Ces articles du Journal sont d'une trop grossière stupidité ; avec cette psychologie de guignol et cette sécurité dans la fausse note, on ne peut rien qui vaille, c'est certain. Sarcey ! mais c'est du génie qu'il a à côté de Mirbeau... Non, j'ai tort de me fâcher. Mirbeau "porte aux extrémités". Scrutez ce mot, il veut tout dire, même la gifle ou pis."^v

Comme le note Claude Martin, Mirbeau, en se bornant à dénoncer "les mauvais bergers", "c'est-à-dire les chefs socialistes qui se servent de la faim et de la misère du peuple comme d'un tremplin à leurs ambitions"^{vi}, ne peut intéresser Gide à cette époque obsédé par l'exaltation de l'égoïsme individuel. Mais il faut remarquer la mauvaise foi de Gide, ou du moins le parti-pris qui consiste à condamner une pièce qu'il n'a pu voir, ayant quitté Paris 2 jours après la générale, donnée le 14 décembre.

C'est le même parti-pris que l'on retrouve dans la *Lettre à Angèle* avec laquelle Gide inaugure, en juillet 1898, ses fonctions de critique à *L'Ermitage*. Gide y exécute un supposé "article", au nom d'une exactitude d'ailleurs discutable et mesquine, en ignorant – ou feignant d'ignorer ? – qu'il s'agit d'un texte à caractère fictionnel, puisque le passage qu'il cite – de manière... inexacte – n'est rien d'autre qu'un *Fragment* du futur *Jardin des Supplices* (paru dans *Le Journal* du 5 juin 1898) :

"Vous qui connaissez M. Mirbeau et qui avez quelque influence sur lui, vous devriez bien tâcher de lui lire un peu ses articles. Ils sont stupides. Certainement c'est parce qu'il a du génie ; mais c'est fâcheux qu'il n'ait pas plus de talent. Je n'aime pas beaucoup M. Sarcey, mais M. Mirbeau finirait par nous le rendre adorable ; dites-lui que c'est fâcheux."

Il faut terriblement de talent, chère amie, pour rendre un peu de génie supportable ; pour formuler un peu de génie. Faute de quoi, voyez ce qui reste !

Dans son dernier article, un Monsieur compte les étamines d'une fleur ; il compte : une, deux, quatre, huit, dix, vingt... Il est lancé, quoi ! – Dites-lui donc que ce n'est pas vrai ; que tout cela est de la rhétorique ; que lorsqu'on compte sérieusement, on commence par petits groupes, et qu'on ajoute enfin par unités ; qu'on compte de plus en plus lentement, et qu'il fallait écrire pour être vrai : cinq, huit, dix, onze, douze, treize – et continuer difficilement. – Mais voilà : s'il était plus vrai, M. Mirbeau serait moins brutal, et s'il était moins brutal, il ne serait plus rien du tout. Non, chère Angèle, s'il avait seulement un peu de talent, je vous affirme qu'il n'oserait plus écrire. – Ah ! souhaitons-lui du talent, chère Angèle ! "

Nous suivons ici l'ordre et le texte des *Lettres à Angèle* telles qu'elles parurent dans *L'Ermitage*. Leur reprise, en volume en 1900, puis dans *Prétextes* en 1903, a considérablement modifié leur ordonnance, ce qui rend difficile à suivre le petit "feuilleton Mirbeau" que Gide s'ingéniait alors à entretenir :

- *L'Ermitage* d'août 1898 : 2^e *Lettre à Angèle* (datée de juillet) :
"...Chère Angèle, [...] vous avez pu penser à autre chose, depuis un mois ; moi pas : Monsieur Mirbeau écrit toujours. Je vous parlais de son génie, l'autre jour et de l'absence de son talent ; le génie consiste à croire que l'on peut s'en passer ; moins il a de talent, M. Mirbeau, plus son génie consiste à croire que l'on peut s'en passer ; il rachète son manque de talent par une véritable pléthore de génie. C'est affreux."
- Septembre 1898, 3^e *Lettre à Angèle* : (datée "Cuverville. Août")
"Je suis heureux que vous ayez pu parler à M. Mirbeau. Je remarquais bien en effet que ses derniers articles devenaient meilleurs."
- Novembre 1898, 4^e *Lettre à Angèle* ("La Roque, 15 sept-15 oct.")
"Les articles de M. Mirbeau deviennent bons."

En novembre 1898, dans une lettre ouverte, publiée dans *L'Ermitage*, le poète Viélé-Griffin écrit à Gide :

"Nous lisons vos lettres, mon cher Gide, avec un plaisir sans mélange. [...] Nous pouvons prendre notre part de vos réprimandes. Et puis, Gide, vous parlez de M. Mirbeau avec tant de délicatesse, et de bien des choses plus poignantes encore."^{vii}

PAR DESSUS LES TRANCHEES :

Significativement, la position de Gide à l'égard de Mirbeau se modifie au moment où Gide lui-même éprouve le besoin de croire au changement. Depuis l'été 98, il est en crise, engagé dans une remise en cause de

l'éthique conquérante exprimée dans *Les Nourritures*, crise qui aboutira à la création de *L'Immoraliste*. Aussi ce qui va soudainement le rapprocher de Mirbeau, ce n'est pas un dreyfusisme qu'ils partagent depuis longtemps, mais le fait que Mirbeau, attaqué par la presse antisémite, et obligé de renier d'anciennes déclarations, apparaisse fragilisé, victime à qui l'on peut tendre la main, et exprimer une approbation qu'on s'accorde à soi-même par le même geste. On peut considérer comme significatives les corrections, lisibles sur le manuscrit de la *Cinquième lettre à Angèle*, qui expriment les hésitations de Gide, partagé entre le désir d'adoucir son ton à l'égard de Mirbeau, et la crainte de paraître "aller à Canossa". Nous citons entre crochets les expressions raturées.

• Décembre 1898, 5^e *Lettre à Angèle* (Paris, 15 novembre)

"Monsieur Mirbeau fait comme [les gens désagréables] tant d'autres devraient [tous] faire : il change. Dans un article remarquable (peu s'en faut que je ne dise admirable) de L'Aurore du 15 novembre, intitulé Palinodies, il écrit : « Aujourd'hui, j'aime des personnes, des choses, des idées qu'autrefois je détestais, et je déteste des idées, des choses et des personnes que j'ai aimées jadis... » Que M. Mirbeau nous permette donc de faire comme lui ; de l'aimer d'autant plus aujourd'hui que nous l'aimions moins naguère et qu'il en est plus revenu. – Parlant du suicide de Gérard de Nerval, Baudelaire ou Gautier, je ne sais plus lequel, revendique deux libertés que l'on refuse volontiers aux hommes : celle de se tuer, celle de se contredire. Aux yeux de certains, c'est presque la même chose. Aux yeux d'autres, c'est presque le contraire, et seuls ceux qui sont morts, ou presque, ne se contredisent jamais. C'est l'avis de M. Mirbeau qui tient à vivre, et c'est le mien. Depuis trois mois déjà je vous disais que les articles de Mirbeau devenaient meilleurs ; je le disais avec quelque ironie d'abord, craignant que l'excellence [de ce qu'il y disait] des causes qu'il plaidait ne disposât trop ma faveur – mais non : ce dernier article est bon [excellent] de tous points. Ce qu'il y dit n'est point facile et pourtant reste parfaitement juste ; le ton a perdu cette mauvaise [ce terme a été rajouté] allure d'assommeur qui tant, avant, nous déplaisait ; et pourtant, l'ironie reste forte, droite et directe – comme vous devriez me l'enseigner. Et je commence à oser trouver cette triste affaire Dreyfus admirable, tant j'ai la conviction maintenant qu'elle a forcé au dévouement, à l'amour de la patrie, à la noblesse, quantité d'âmes vaillantes mais auparavant indécises."

Cependant, les amis de Gide n'avaient pas les mêmes raisons de réviser leur position à l'égard de Mirbeau, et ils continuent de le considérer comme leur bête noire. Déjà, les *Entretiens politiques et littéraires* (symbolistes) avaient dénié à Mirbeau le droit de parler de Maeterlinck. Le 20 mai 1900, Mirbeau attaque Viélé-Griffin dans *Le Journal*, qualifiant

ses vers de "piaulements inarticulés". Le 10 juin, il récidive à propos de *La Chevauchée d'Yeldis*, qualifiée de chef-d'œuvre dans *La Plume* : "Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Est-ce du nègre ?" Du coup, Viélé reçoit des "félicitations" de bon nombre de ses amis. Ducoté, le directeur de L'Ermitage, lui écrit le même jour : "*Mon cher Ami, / Un homme dont l'ordure est la spécialité osait, il y a quelque temps, vous nommer dans une feuille qui est un réceptacle digne de lui. Alors j'ai haussé les épaules ; on n'empêche pas un chien de lever la patte contre un temple. / Aujourd'hui cet individu recommence. Mais si une semblable injure honore et si vous avez le droit de la mépriser, nous autres qui vous admirons protestons de toute notre colère.*"^{viii}

Et Gide alors de faire chorus, écrivant le lendemain à Griffin :

"Toutes mes félicitations, cher ami : Mirbeau vous éreinte ; c'est bien fait pour lui : voilà ce que c'est que d'écrire Le Journal d'une femme de chambre."^{ix}

Et dans des souvenirs inédits, Viélé reviendra sur l'anecdote :

"Une consécration essentielle avait manqué à mon beau poème : l'éreintement. Il vint, tardif, de la part du chroniqueur paroxyste Octave Mirbeau qui, pour le peu de cas que j'avais fait de ses avances, consacra sept ans plus tard, en tête du Journal que dirigeait le poète Heredia, deux articles en une semaine au "débinage" du "chef-d'œuvre" ! André Gide, inquiet de toutes les glorioles, n'en revenait pas de sa surprise. "Je ne vous savais pas si connu !" ^x

L'ENTENTE (PRESQUE) CORDIALE :

Gide n'est pas Bloy ni Mirbeau lui-même ; il a peu de goût pour la polémique offensive, et dédaigne de parler d'écrivains qui ne comptent pas à ses yeux. Presque toujours, ceux qu'il évoque sont susceptibles d'exercer sur lui une influence, fût-ce par réaction. Dans le cas de Mirbeau, il a à la fois le moyen de préciser ses conceptions esthétiques, en les opposant à celles qu'il prête à Mirbeau, et, sous couvert de cette attitude critique, celui d'approuver certaines orientations (Wilde, Dreyfus) dont il n'est pas mécontent de voir d'autres se faire les hérauts.

Fin août 1900, *Le Journal d'une femme de chambre* a mauvaise presse dans l'entourage de Gide ; son grand ami Ghéon écrit à Viélé-Griffin :

"C'est très, très drôle ! De plus en plus bête, ce pauvre Mirbeau. Je vous en prie, lisez les quelques phrases de préface qu'il a osé adjoindre à son triste roman."^{xi}

Gide alors envisage un moment d'en parler à la place de son beau-frère, le critique Marcel Drouin :

"On a renvoyé à Marcel son article sur Mirbeau ; j'en suis ravi !

J'aimerais assez en parler moi-même dans L'Ermitage".^{xii}

S'il n'en fait rien, c'est peut-être parce que Rachilde, dans son compte rendu paru dans le *Mercur*e d'octobre, avait suffisamment exprimé ses propres réticences. Dans une lettre (inédite) du 13 octobre 1900, Gide la remercie pour son éreintement du *Journal d'une femme de chambre* :

"J'ai l'honneur de partager votre opinion au sujet de ce nouvel Oncle Tom et j'enrageais, je vous assure, à voir l'aveuglement, la sottise ou la complaisance des "critiques littéraires" à cet endroit."

Mais il faut attendre décembre 1901 pour que, les *Lettres à Angèle* ayant cessé, Gide rende compte, dans une Chronique de *L'Ermitage*, des 21 jours d'un neurasthénique :

"Je ne me plaindrai pas que, d'un bout à l'autre de l'œuvre de M. Mirbeau, il n'y ait pas un honnête homme ; je m'en passe très volontiers. [...] M. Mirbeau est fait de la curieuse étoffe de ces satiristes, qui semblent n'exister qu'en raison de ce qu'ils attaquent. Les monstres leur sont absolument indispensables. Que feraient-ils sans eux ? [...] Quand il leur prête un nom connu, les baptise Sarcey, Émile Ollivier, Leygues, et nous les veut bailler pour portraits, il irrite ; il ne sait pas voir ressemblant. Dès qu'il ne les nomme plus que Fistule, que Chomassus, Tarte ou Portpierre, il devient vraiment amusant ; peu nous importe alors qu'il imagine, ou s' imagine copier. Les dialogues sont nets, inégaux, mais parfois très bons ; les récits parfois vigoureux. Si tout le chapitre de Fistule est stupide péniblement, tout le chapitre de Portpierre, l'épisode du hérisson, certains des récits chez Triceps, d'autres encore sont bien menés, curieux et pressants."^{xiii}

En décembre 1901, Gide, qui s'est rendu à *La Revue blanche* pour proposer *Le Consolateur*, le dernier roman de Ghéon :

"Comme quoi j'ai dialogué trois quarts d'heure avec Mirbeau, c'est ce qui serait trop long à t'écrire. Crevant !! !"^{xiv}

Bien sûr, Ghéon demande des détails. Et c'est cette scène étrange, parfaitement révélatrice de cette attraction-répulsion à quoi peu suffirait pour devenir dialogue :

"Tu veux le dialogue avec Mirbeau. Voilà : Aux bureaux de la R.B. J'allais sortir quand entre le couple Mardrus, que je n'ai pas revu depuis des mois. [...] Entre Mirbeau. Salutations. Je m'écarte et ne salue pas ou à peine. Mardrus me raccroche au moment que je veux fuir : "Vous avez peur de Mirbeau ? Entrez donc." Et ma foi j'entre assez amusé, dans la turne de Fénéon. [...] Fred et Fénéon sont appelés ailleurs. Nous restons tous les quatre assis en face l'un de l'autre ; et plus spécialement, moi, entre Mardrus et sa muse, en face de Mirbeau. Je cause avec la muse ; Mirbeau cause avec le docteur. Puis un long silence. Alors n'y tenant plus, je me penche vers Mardrus et à haute voix : Je serais bien curieux de savoir si Monsieur Mirbeau a lu le livre de Melchine." Alors Mirbeau : "Non, Monsieur Mirbeau ne l'a

pas lu ; mais va le lire ; on lui en a dit le plus grand bien." Nouveau silence. – Mirbeau à Mardrus : "Je voudrais bien savoir si Monsieur Gide connaît l'admirable livre de Hardy : Jude l'Obscur." Moi : "Oui, Monsieur Gide le connaît et a pris le plus vif intérêt à cette lecture..." Et ma foi nous avons continué ce simili dialogue, vingt minutes durant. Mais Mirbeau ayant dit qu'après Jude l'Obscur, L'Éducation sentimentale lui avait paru du dernier médiocre, le grand silence s'est de nouveau refermé."xv

Parmi ses amis, Gide comptait également André Ruyters, romancier misogyne et nietzschéen plus encore que symboliste, dont il s'efforçait de promouvoir les œuvres, et il était reconnaissant envers ceux qui soutenaient ses choix ; en janvier 1902, une nouvelle rencontre dans les bureaux de *La Revue blanche* lui permit de constater que Mirbeau était l'un d'eux. Malheureusement, nous n'avons de l'épisode que cette évocation de Ruyters :

"Tu me diras aussi ce que Mardrus a raconté le jour où, à La Revue Blanche, devant toi et Mirbeau, il a, me dit-il, appuyé mon Tentateur."xvi

Le 29 janvier 1903, nouvelle rencontre :

"Au bureaux de La Revue blanche : Bauer, Capus, Mirbeau, André Maurel, Alex. Natanson, Ghéon. [...] Mirbeau est excessif, brutal, succulent comme ses articles, et stupide comme eux."xvii

Gide continue donc de considérer Mirbeau comme un être double, incarnant une opposition entre génie et talent que Gide cultive pour son propre compte en inversant les termes ; si Mirbeau le fascine, c'est un peu parce qu'il incarne ce qu'il ne veut pas être ; disons mieux : si Gide est si attentif à souligner les déficiences de Mirbeau, c'est parce qu'elles le consolent de l'absence de "génie" qu'il sent en lui-même... De même, il observa avec passion l'attitude d'un Wilde, pour mieux se convaincre de ne pas l'imiter. On le voit, cela peut donner des relations assez profondes. Toujours est-il qu'en 1902-3, Mirbeau fait partie des personnalités auprès desquelles Ghéon (et Gide) démarche pour tenter de trouver un emploi à Paris.

L'ESTIME :

En mai 1903, un tournant est pris par Gide qui renonce à son dilemme génie-talent pour invoquer plutôt, de la part de Mirbeau, un excès d'intelligence. Le dialogue suivant montre bien comme Gide innove, en renonçant à ce parti-pris d'hostilité à l'égard de Mirbeau que ses amis prolongeraient volontiers. C'est d'abord Ghéon qui lui écrit :

"J'essaie d'écrire, je lis surtout, Les Affaires sont les Affaires – hé ! le meilleur Mirbeau que je sache, ma foi ! – de cela, je ne le

soupçonnais point capable, et pourtant, dans chaque trait, c'est bien lui, c'est tout lui."^{xviii}

Le 7 ou 8 mai 1903, Gide répond :

"La pièce de Mirbeau m'a beaucoup épaté. Quand il est bon, il devient brusquement presque excellent. Décidément rien n'est embarrassant comme l'intelligence ; il faut savoir être assez intelligent pour s'en passer."^{xix}

Et Ghéon de répondre significativement :

"Je suis content de ce que tu penses de Mirbeau : j'avais tellement peur de croire – et d'avancer que ça n'était pas détestable !"^{xx}

Comme si, prouvant par là le préjugé défavorable en vigueur dans son entourage, il avait craint un moment, parce qu'il se mettait à apprécier Mirbeau, de ne plus être sûr de son bon goût...

En 1903, Gide va exprimer publiquement cette satisfaction, mais à sa manière, c'est à dire prudente, dans une note volontairement frustrante rajoutée à son article sur Mirbeau, lors de sa reprise dans *Prétextes* :

"La nouvelle pièce de M. Mirbeau, Les Affaires sont les affaires, paraît, comme achève de s'imprimer ce volume. J'eusse voulu exprimer mieux que dans une note tout le bien que je pense de cette belle œuvre, excellente en plus d'un endroit."

Le 8 août 1904, Mirbeau lui rend un peu la pareille lors d'une interview donnée au journaliste Vauxcelles dans *Le Matin* : *"Citez-moi, dis-je enfin, des "jeunes" intéressants, originaux. Octave Mirbeau me loua vivement L'Immoraliste d'André Gide, "admirable livre dont on n'a pas parlé".* »

Nous manquons décidément de trop de renseignements pour suivre l'évolution de leurs relations. On peut seulement penser que Gide, qui commençait à faire figure d'écrivain important, pouvait se sentir plus à l'aise à l'égard de Mirbeau, et, partant, éprouvait moins le besoin d'en parler. Son *Journal* et sa correspondance ne nous fournissent que de maigres repères :

- 15 juillet 1905 : *"Maillol parle avec verve, gentillesse et innocence. Il a l'air d'un Assyrien de Toulouse. Pourvu que Mirbeau ne le force pas à "penser" !"*^{xxi}
- 12 novembre 1905, Gide à Ghéon : *"Les relations Copeau-Mirbeau sont roulantes..."*^{xxii}
- 13 mars 1906, Gide à Ghéon : *"Je t'écris [...] pour t'aviser qu'une admirable exposition de Monet (rétrospective [...] – du reste, happé tout aussitôt par Mirbeau, je n'ai pu y jeter qu'un coup d'œil) s'est ouverte rue Richepanse..."*^{xxiii}
- 5 juillet 1906, Copeau à Gide : *"Reçu aujourd'hui à la galerie la visite de Mirbeau avec Thadée Natanson. Tous deux se sont enquis de vous et m'ont prié de vous envoyer leurs amitiés."*^{xxiv}

• 23 juin 1907, Gide à Ruyters : "Cet Hély d'Oissel est sans doute celui qui a acheté La Roque, à moins que ce ne soit son frère. Un vilain sire, [...] une manière d'Isidore Lechat, à qui j'ai trop montré mon mépris..."^{xxv} (Isidore Lechat est le personnage central de *Les Affaires sont les Affaires*).

• 23 octobre 1907, Gide à Haguenin : [sur *L'Immoraliste*] " « Livre admirable, dont on n'a pas assez parlé » s'écrie Mirbeau, longtemps après, au cours d'une interview – fort galamment, car je n'avais pas été tendre pour lui du temps que moi-même je "faisais de la critique". »^{xxvi}

Une telle réflexion le confirme : le temps des polémiques est bien passé, et la reconnaissance mutuelle, voire l'amitié, peuvent permettre de nouvelles convergences dont elles se renforcent à leur tour. Deux domaines au moins vont servir à leur cristallisation, des amitiés communes, et une même sensibilité à la modernité ; même si cela n'exclut pas parfois de l'agacement.

CONFLUENCES :

Le 8 décembre 1907, Gide glisse vers la critique de sympathie, mais à usage privé :

« La 628-E8. On parle de la psychologie de Mirbeau et du naturalisme ou du réalisme de Zola, parce que l'un et l'autre parlent impudemment de ce que l'on cachait. Il faut reconnaître qu'ils en parlent mieux que du reste – que de ce dont tout le monde parle. Les pages les mieux réussies sont celles où il garde le mieux le ton et l'allure de la conversation ; certaines, en ce sens, sont à peu près parfaites ; cela ne s'élève jamais au dessus. Il s'indigne ou s'enthousiasme, on ne sait trop pourquoi, mais sincèrement je veux le croire, et comme un enfant, il aime se fâcher ; c'est le meilleur de lui. Il écrit tout chaud, sans réfléchir ; note ses tremblements comme on fait ceux d'un sismographe. L'esprit satirique empêche complètement chez lui l'esprit critique. »^{xxvii}

D'autre part, Gide avait une grande affection pour Charles-Louis Philippe ; or Mirbeau était un ami de Marguerite Audoux et de Philippe, à qui il avait dédié *Le Foyer*. Mirbeau sympathisait également avec Léon Werth, vieil ami de Philippe. Aussi, lorsque la répétition générale de cette pièce s'annonce, Mirbeau envoie-t-il à Gide, le 9 février 1908, une invitation qui dénote une proximité à la fois affective et intellectuelle :

"De tous mes amis spirituels, vous êtes, mon cher Gide, le premier inscrit sur la liste de notre répétition générale. [...] À vous, mon cher Gide, toutes nos ferveurs."^{xxviii}

"Ferveurs"... Mirbeau se souvenait des *Nourritures terrestres*...

Et le 1^{er} mai 1909, Gide annonce à Copeau son intention d'aller le lendemain au Français, où l'on joue *Le Foyer* de Mirbeau. Fin décembre 1909, Gide propose à Copeau une rencontre avec Mirbeau :

"Ce que je voudrais faire avec vous, c'est une visite à Mirbeau. Ne deviez-vous pas lui apporter les n^{os} de Caüet ? – J'aimerais le lui lire, Les deux premiers chapitres tout au moins. Cela vous paraît-il fâcheux ? déplacé ? imprudent ? ?"^{xxix}

Il s'agit du roman de son ami Jules Iehl. Certes, il s'agit bien d'utiliser l'entregent de Mirbeau, mais, ce faisant, Gide indique aussi qu'il considère désormais que Mirbeau et lui sont dans le même "camp" littéraire. Mais on ne se sert pas de Mirbeau aisément :

"1^{er} janvier 1910. J'ai rendez-vous à deux heures et demie, avec Copeau, chez Mirbeau. Nous passons là trois heures environ ; et sortons fourbus l'un et l'autre.

Nous allions chez Mirbeau, non pour le médiocre et fatigant plaisir de l'entendre, mais pour lui apporter le roman d'Iehl et l'exciter sur cette lecture. Pour lui parler aussi de Marguerite Audoux. Dès qu'on va chez quelqu'un pour lui demander quelque chose, on dépense infiniment plus que ce qu'on attend de lui. Vers cinq heures nous étions ruinés, claqués d'énerverment et de fatigue ; et nous n'avions rien obtenu.

Rien obtenu qu'une incohérente suite de récits anecdotiques comme Mirbeau excelle à les faire. Sur Claretie, sur la baronne de Z., sa propriétaire et voisine, sur Gregh, sur des "savants" qu'il prétend ridiculiser. [...]

Assurément sa verve est assez plaisamment colorée ; mais ce qu'il grossit de chacun, c'est toujours le défaut le plus vulgaire ; il ne ridiculise qu'aux dépens de la vérité. Je crois bien qu'il ne sent jamais, de chacun, la particularité importante. [...] Et que lui resterait-il à faire, à Mirbeau, s'il ne pourfendait point ? C'est là sa vocation et son occupation première. Il retomberait à plat s'il ne s'imaginait environné de monstres.

Au demeurant il n'est point antipathique ; au contraire ; et son contact est chaleureux. Mais rien à apprendre près de lui. Pas même moyen de se renseigner exactement.

Plus un humoriste est intelligent, moins il a besoin de déformer la réalité pour la rendre signifiante."^{xxx}

Cette scène le montre bien, en parlant de confluence, il ne faut pas comprendre influence. Comme l'a fait remarquer Alain Goulet^{xxx} en analysant les échos qui, dans *Les Caves du Vatican*, rappellent parfois *Le Jardin des Supplices*, il n'est guère possible de croire à une véritable intertextualité entre les œuvres de Gide et de Mirbeau, mais bien à une coïncidence de vues dont ni l'un ni l'autre peut-être n'eurent jamais conscience ; ce qui permet de les considérer, malgré leur irréductible originalité, comme représentatifs d'une sensibilité commune à leur

époque. C'est dans le rapport à l'espace, au voyage et à la description, que cette parenté se révèle peut-être le mieux :

Août 1910, *Journal de Gide* :

"Vers Marseille, en auto.

Au plaisir ajoute une sorte d'avant-goût héroïque l'inconfort du plaisir. Prévenir l'aube ; épuiser le vent et l'averse ; rôtir sous le midi ; amuser sa faim, son sommeil à l'incertitude des heures et des lieux ; maintenir sa vie en équilibre sur une crête étroite et ne s'accorder de salut que dans la rigueur de la fuite...

Avant d'atteindre Saint-Pons, où nous couchâmes cette nuit, notre hâte, plus d'une heure durant, nous écrasa la pluie sur le visage. Nous n'avions même pas de lunettes ; la capote ne fut pas relevée. Nous avions eu très chaud ; les premières gouttes furent délicieuses ; elles pénétraient notre soif ; puis, la fièvre lavée, l'averse se fit douloureuse.

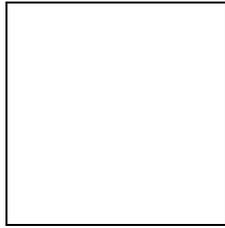
Sur ma joue glacée, ruisselante, j'eusse cru qu'il grêlait... Pourquoi je parle de cela ? – Par crainte de décrire un paysage.(...) Les jeunes gens que j'ai connus les plus fanatiques d'automobilisme étaient auparavant les moins curieux de voyages. Le plaisir n'est plus ici de voir du pays, ni même d'arriver vite dans tel lieu, où du reste plus rien n'attire ; mais bien précisément d'aller vite. Et que l'on goûte là des sensations aussi profondément inartistiques, anti-artistiques, que celles de l'alpinisme, il faut bien accorder qu'elles sont intenses et irréductibles. L'époque qui les a connues en subira la conséquence ; c'est l'époque de l'impressionnisme, de la vision rapide et superficielle ; on devine quels seront ses dieux, ses autels ; à force d'irrespect, d'inconsidération, d'inconséquence, elle y sacrifiera davantage encore, mais de manière inconsciente ou involontaire. L'œuvre d'art ne s'épanouit qu'avec la participation, la connivence, de tous les éléments vertueux de l'esprit." xxxii

On peut alors revenir à Mirbeau, et constater la même griserie née de la saisie accélérée du monde :

"Et voici des vallons, des gorges rocheuses, des montagnes... des forêts... Au galop ! Au galop ! À peine entrevus, aussitôt dépassés. Au galop !... A-t-on le temps de penser, de rêver, de pleurer ? [...] On ne sait rien... À peine sait-on que l'air qui fouette le visage, et qu'on avale, avec toutes sortes de poussières, on s'en grise, et qu'on est ivre, comme tout l'univers ! " xxxiii

"L'automobile, c'est le caprice, la fantaisie, l'incohérence, l'oubli de tout... On part pour Bordeaux et – comment ?.. pourquoi ? – le soir, on est à Lille. D'ailleurs, Lille ou Bordeaux, Florence ou Berlin, Budapest ou Madrid, Montpellier ou Pontarlier..., qu'est-ce que cela fait ?..." xxxiv

"J'entrevois, sans en être troublé, la dispersion de mes livres, de mes tableaux, de mes objets d'art ; je ne puis me faire à l'idée qu'un jour, je ne posséderai plus cette bête magique, cette fabuleuse licorne qui m'emporte, sans secousses, le cerveau plus libre, l'œil plus aigu, à travers les beautés de la nature, les diversités de la vie et les conflits de l'humanité." xxxv



Berthold Mahn : La 628-E8.

Enfin, Mirbeau savait manifester son approbation à des auteurs qui constituaient l'équipe de la jeune *N. R. F.*, et Gide ne pouvait l'ignorer. Au moment même où il s'efforçait d'y attirer Valéry Larbaud, Mirbeau avait déjà eu l'occasion de soutenir ce dernier pour le prix Goncourt de 1908. Le 18 janvier 1912, Gide écrit à Jean Schlumberger : "*Besson m'a parlé de L'Inquiète Paternité, dont, comme beaucoup de son entourage, il n'avait lu d'abord que ce qui en avait paru dans La N. R. F. ; d'où fâcheuse impression ; jusqu'au jour tout récent où Mirbeau leur aurait fait lire le Cahier de la Quinzaine, chauffant et propageant autour de lui son admiration pour Heureux qui comme Ulysse ; pour quoi Besson m'a déclaré son (et leur) profond épatement, qui aurait complètement modifié leur jugement à votre égard.*"^{xxxvi}

Quand Gide met en chantier *Les Caves du Vatican*, se souvient-il du *Jardin des Supplices* ? Ce n'est pas sûr. Les pulsions meurtrières de Lafcadio s'inscrivent dans un contexte alors très vaste, qui va de Thomas de Quincey à Lombroso. Et entre le style "frénétique" du *Jardin* et l'humour distancié des *Caves*, il y a bien peu de rapports ; en revanche, on peut trouver, dans le décousu de la narration, la liberté de ton et la succession de portraits de fantoches qui caractérisent le ton – nouveau pour lui – du roman de Gide, des airs de famille avec *Les 21 Jours d'un Neurasthétique*. À la recherche d'un style plus allègre pour écrire le roman d'aventures dont on rêvait alors à *La N. R. F.*, Gide pouvait trouver chez Mirbeau un exemple instructif. On le voit ainsi, dans son *Journal*, tracer en 1910 une caricature du parfait touriste, qui "*ne voyage jamais sans son kodak*" et qu'il appelle le Jabiru^{xxxvii}, qui n'est pas sans rappeler le "*bourgeois cosu*" qui, dans *Les 21 Jours*, se croit tous les ans obligé par la mode d'aller "*se plonger dans le grand tout.*"

Malheureusement, une telle parenté d'esprit ne se raconte pas, et l'on ne peut déduire le rapprochement de Gide en direction de Mirbeau que du fait qu'il cesse de l'égratigner, en public ou en privé. La réussite de la

maison *N. R. F.* incite Gide à moins tenir compte des maisons rivales, et l'esthétique qu'il s'efforce de promouvoir dans sa revue reste malgré tout trop éloignée des conceptions de Mirbeau ; la politique également les sépare, car, en dépit de son dreyfusisme, Gide, avant la guerre, est un admirateur de *L'Action française*. Une réflexion de lui à Ghéon, en décembre 1909, résume ce fossé :

"...La N. R. F., où les uns et les autres sommes décidés à nous montrer d'autant moins rétrogrades en art que nous découvrons conservateurs en opinions."^{xxxviii}

Gageons qu'un tel double jeu n'eût pas été dans les manières de Mirbeau... Puis la guerre accapare les esprits, Gide se consacre presque exclusivement, pendant plus d'un an, au Foyer franco-belge, centre d'accueil pour réfugiés. Quand Mirbeau meurt, le 16 février 1917, Gide, alors à Cuverville, est appelé d'urgence à Paris à cause d'une fuite d'eau dans sa villa. Mais rien dans son *Journal* n'évoque cette disparition. Pourtant, Gide n'oublia pas Mirbeau...

EPILOGUE :

C'est Maria Van Rysselberghe, la Petite Dame, qui témoigne de cette constance :

• Début juillet 1932 : [à propos d'une pièce à laquelle travaille Roger Martin du Gard] *"On a tout le temps l'impression que Jules Renard aurait fait mieux dans l'aigu et Mirbeau mieux dans la charge."*^{xxxix}

• 3 mai 1937 : *"On reparle de Céline, de Michaux et, Dieu sait pourquoi, de Mirbeau. On est d'accord pour trouver son personnage plus important que ses livres. Sa générosité, son cran. Et puis, il avait du goût, il aimait vraiment l'art... « et les jardins », ajoute Gide."*^{xl}

À cette époque, revenu de l'URSS, Gide avait éprouvé les risques de l'engagement et des "palinodies". Pratiquant à son tour l'art du changement, il pouvait se souvenir de l'exemple de Mirbeau. Mais pourquoi diable *"les jardins"* ? S'agissait-il d'une boutade à propos du *Jardin des Supplices*, ou faut-il plutôt penser que ces deux écrivains ont su avoir des entretiens assez personnels, de ceux que Gide ne jugeait pas forcément dignes d'entrer en son *Journal*, mais qui n'en restaient que plus authentiques en sa mémoire ?

Pierre MASSON
Université de Nantes

DEBAT

- Alain GOULET : Il y a des masses d'autres relations manquées entre Gide et ses contemporains. Il fonctionnait selon des critères d'affinités, d'atomes crochus, et il n'en avait pas avec Mirbeau. J'avais été intéressé, pour un petit article que j'ai écrit sur leurs relations, par les parallèles troublants entre *Le Jardin des supplices* et *Les Caves du Vatican*. Mais il n'y a pas eu du tout d'influence : uniquement des rencontres de thèmes d'époque, autour d'une réflexion sur les pulsions meurtrières, par exemple. Il y a une intertextualité qui est du ressort de l'air du temps. N'empêche que Gide suivait la production de Mirbeau. S'il n'y a pas d'influence directe, du moins était-il intéressé par son œuvre.

- Pierre MICHEL : Gide était incontestablement intelligent et doté d'un "sentiment artiste". Alors, comment se fait-il qu'il n'ait rien compris à Mirbeau, qu'il n'ait pas vu, par exemple, comment Mirbeau a participé à la mise à mort du roman du XIXe siècle, qu'il appelait lui-même de ses vœux, ou que *En mission* était déjà une "sotie" de la même farine que *Les Caves du Vatican*, qu'il n'ait pas apprécié à sa valeur les mises en abyme qu'il pratiquera avec maestria, ou qu'il n'ait pas perçu "la révolution copernicienne à rebours" – comme il l'écrira de Proust – opérée par *La 628-E 8* ?

- Alain GOULET : Il m'est difficile de répondre à ces questions. Il y a à coup sûr un paradoxe en ce qui concerne le roman. Car Gide a contribué pour une faible mesure à la mort du roman, et une de ses obsessions, au début du XXe siècle, c'était précisément : comment faire un roman nouveau qui ne doive rien aux solutions du XIXe siècle ? Mais il était plus intéressé par les essais de *Marie-Claire* et d'Alain-Fournier, à la recherche d'un roman poétique, que par ceux de Mirbeau. Il cherchait essentiellement du côté du roman russe et du roman anglais, qui étaient les plus à même de revivifier le roman français. On est dans un cas un peu semblable à celui de Sainte-Beuve face à ses contemporains : l'aveuglement devant ceux qui étaient trop près. Gide a trop vite enfermé Mirbeau dans ce qu'il voulait fuir : le naturalisme, les ordures, les grossièretés. De la même façon il s'est détourné du naturalisme, alors même qu'il voulait se rapprocher de la nature, parce que cela entraînait dans une catégorie qui ne le concernait pas, en fait, et dont il voulait se démarquer absolument. Ce qui me frappe, quand on lit les innombrables correspondances de Gide – il est celui qui a le plus écrit de lettres à son époque –, c'est que, pour l'essentiel, ses jugements littéraires fonctionnaient à la sympathie et à l'antipathie. Or, cela est clair, il n'avait pas de sympathie pour Mirbeau, alors qu'il en avait une grande pour Charles-Louis Philippe, qu'il a vanté à l'excès. L'absence d'atomes crochus avec Mirbeau a oblitéré une grande partie de sa valeur littéraire.

- Bernard GARREAU : C'est confirmé par Marguerite Audoux. Il aurait pu publier *Marie-Claire*, qu'il aimait, comme le révèlent ses lettres à Ruyters. Et, après le triomphe que l'on sait, il a regretté d'être passé à côté de quelque chose et il a fait son *mea culpa*. Or c'était aussi pour des raisons d'atomes crochus. Car il n'avait pas de sympathie profonde pour Marguerite Audoux.

- Alain GOULET : Il était quand même intéressé par son livre, ses déclarations le montrent. Mais cette espèce de méconnaissance est encore mieux éclairée par la fameuse histoire avec Proust. Le fond de l'affaire, c'est que, quand il reçoit le manuscrit, Proust lui paraît enfermé dans son monde rive droite, de duchesses etc, alors que

Gide était du côté rive gauche, intellectuels etc. Je suis de ceux qui sont persuadés qu'il a refusé le livre sans même avoir défilé le paquet... Toutes les raisons qu'il en a données par la suite sont de mauvaises raisons. En fait, il avait un parti-pris contre Proust, et il s'en est mordu les doigts. Il s'est alors démené pour amener Proust à la N. R. F.. Pour Mirbeau, le malentendu a duré beaucoup plus longtemps, parce que Mirbeau n'était pas de son milieu littéraire – notion fondamentale à ses yeux – et lui apparaissait comme grossier, ordurier, pas assez intellectuel pour lui...

- Gérard POULOUIN : M. Goulet a évoqué l'intérêt de Gide pour le roman anglais et pour Alain-Fournier. Dans le journal d'Alain-Fournier on retrouve cette curiosité pour le roman anglais, susceptible d'être générateur d'un roman nouveau. Il y a une curiosité très forte pour le roman anglais chez tout un groupe d'écrivains.

- Yvette MOUSSON : Chez Jacques Rivière, par exemple.

- Pierre MICHEL : Et chez Mirbeau !

- Alain GOULET : Pour le milieu de la N. R. F., le roman anglais, c'est la vraie vie. Gide parle même de "*chair fraîche*" dans laquelle il faut mordre à pleines dents. Il y a toutes sortes de métaphores de ce type pour exprimer son appétit pour cette littérature.

- Gérard POULOUIN : Valéry Larbaud aussi était très attentif, avait une curiosité anglophile.

i. J-F Nivet, *Gide et Mirbeau*, in BAAG n°81, pp. 27-39.

ii. *Subjectif*, in *Cahiers André Gide I*, Gallimard 1969, p. 85.

iii. Ce renseignement nous a été fourni par Pierre Michel.

iv. *Correspondance Gide-Ghéon*, t. I, Gallimard 1976, p. 145.

v. *Ibidem*, p. 150.

vi. Cl. Martin, *La Maturité d'André Gide*, Klincksieck 1977, p. 248.

vii. *Correspondance Gide-Viéélé-Griffin*, PUL 1986, p. 95.

viii. *Ibidem*, pp. 79-80.

ix. *Ibidem*, p. 27.

x. *Ibidem*, p. 80.

xi. Cité in *Correspondance Gide-Ghéon*, t. I, *op. cit.*, p. 282.

xii. *Ibidem*, p. 291.

xiii. *Prétextes*, Mercure de France 1948, pp. 204-5.

xiv. *Correspondance Gide-Ghéon*, *op. cit.*, t. I, p. 379.

xv. *Ibidem*, p. 385.

xvi. *Correspondance Gide-Ruyters*, t. I, PUL 1990, p. 144.

xvii. Gide, *Journal 1889-1939*, Gallimard 1948, p. 124.

xviii. *Correspondance Gide-Ghéon*, t. I, *op. cit.*, p. 514.

xix. *Ibidem*, p. 517.

xx. *Ibidem*, p. 518.

xxi. *Journal 1889-1939*, *op. cit.*, p. 168.

xxii. *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, *op. cit.*, p. 620.

xxiii. *Ibidem*, p. 637.

xxiv. *Correspondance Gide-Copeau*, Gallimard 1987, t. I, p. 194.

xxv. *Correspondance Gide-Ruyters*, *op. cit.*, t. II, p. 23.

xxvi. Citée in RHLF d'avril 1972, p. 199.

xxvii. *Journal 1889-1939*, *op. cit.*, p. 255.

xxviii. Cité par J.-F. Nivet, *Gide et Mirbeau*, art. cit., p. 34.

xxix. *Correspondance Gide-Copeau*, *op. cit.*, t. I, p. 363.

xxx. *Journal 1889-1939*, *op. cit.*, p. 288.

xxxi. A. Goulet, "Du Jardin des Supplices et des Caves du Vatican", BAAG n° 90-91, juillet 1991, p. 371.

xxxii. *Journal 1889-1939*, *op. cit.*, p. 309-10.

xxxiii. *La 628-E8, 10-18*, 1977, p. 204.

xxxiv. *Ibidem*, p. 47.

xxxv. *Ibidem*, p. 40.

xxxvi. *Correspondance Gide-Schlumberger*, Gallimard 1993, p. 462. (George Besson, critique d'art, lié aux amis de Charles-Louis Philippe).

xxxvii. *Journal 1889-1939*, *op. cit.*, p. 319.

xxxviii. *Correspondance Gide-Ghéon*, *op. cit.*, t. II, p. 736

xxxix. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, Gallimard 1974, p. 245.

xl. *Ibidem*, t. III, Gallimard 1975, p. 15.